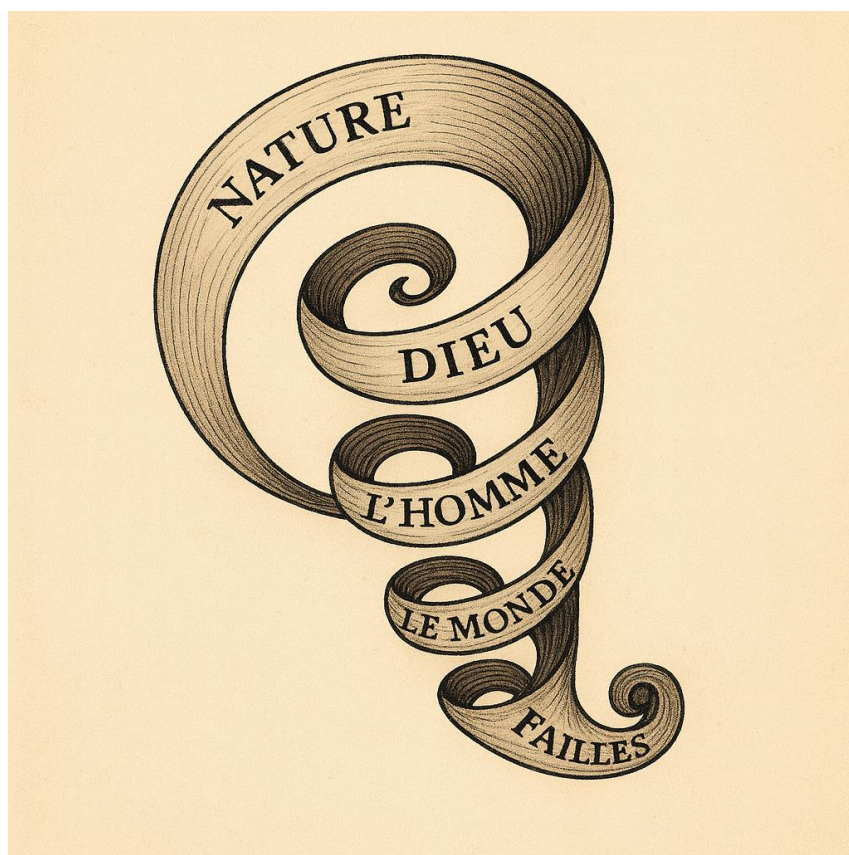


Denis CLARINVAL

SPIRA MIRABILIS



LE JOUR, LE CRÉPUSCULE ET LA NUIT DU MONDE

Le jour n'est pas lumineux, il est recouvrant. Sa clarté ne révèle pas mais efface : elle déploie sur le réel le voile de l'apparence. Comme l'enseignait Nietzsche dans ses pages contre la « vérité » en tant que mensonge nécessaire, la lumière du jour n'est qu'un masque de surface. Elle est rassurante mais fausse, car elle étouffe la profondeur tragique de l'existence. Sous ce jour règnent les idoles : la foi, la religion, les assurances d'une certitude transcendante. Heidegger parlerait ici de la domination de l'« on », où tout est déjà dit, recouvert, sécurisé. La lumière se fait linceul, et l'homme vit dans l'oubli de l'être.

Vient alors le crépuscule. Non pas simple déclin, mais déchirure du jour. Dans le passage aux ténèbres, les idoles se taisent. Le silence qui suit est celui dont parlait Hölderlin : le « silence des dieux » après leur fuite. Mais au lieu de livrer l'homme à l'abîme, ce silence ouvre un espace : le ciel étoilé prolonge la terre dérobée. L'homme, privé de ses assises, se replie sur le sommeil, sur le rêve, sur les artifices de sa propre imagination. C'est encore, à la manière de Kant, la tentative désespérée de trouver une loi ou un ciel étoilé au-dessus de soi, quand bien même le sol se fissure. Le crépuscule est l'entre-deux : une nuit qui se fait diurne, où l'homme vit dans des simulacres et des refuges.

Mais il est une autre nuit, plus radicale : la nuit du monde. C'est celle dont Heidegger, relisant Trakl, dit qu'elle est « absence de monde ». Ici, le voile se déchire, et ce qui paraît n'est plus un ciel étoilé mais l'obscur, les ténèbres sans fond. C'est le temps de la dévastation. Le langage, jadis recouvrant, se brise : il devient transparent, troué de failles. Les mots, disait Nietzsche, ne sont que « monnaie usée » ; ici, cette usure devient béance. Le monde se dissout, l'homme découvre sa fragilité tragique : ce qui était rêve se transmue en délire, ce qui était repos bascule en folie meurtrière.

Ces failles, toutefois, ne sont pas inscrites dans une structure ontologique préexistante. Elles sont existentielles, historiques : c'est l'événement, comme chez Jaspers, qui ouvre l'abîme, non une essence intemporelle. La dévastation est perte du « vaste », perte de la plénitude d'un horizon. Voilà ce qu'est le tragique : non pas simple finitude, mais effondrement du sens même qui portait l'homme vers l'avenir.

Et pourtant, ici gît l'espérance tragique, ces failles sont aussi possibilités. Elles ouvrent un devenir qui, s'il est inaccessible, n'en est pas moins moteur. Le Soi est asymptotique : jamais

atteint, toujours fuyant. C'est le contraire de l'« accomplissement » hégélien. Non pas synthèse ou réconciliation, mais élan sans fin. L'inaccessible fonde l'élan même : telle est la loi paradoxale du tragique.

Ainsi, chaque être devient, mais jamais seul. Le devenir exige un langage non calculant, ouvert à la polyphonie. Car, comme le disait Bakhtine, le sens est toujours dialogue, pluriel. L'Esprit, non pas substance métaphysique mais souffle singulier en toute chose qui anime cette polyphonie. Dans la faille, l'homme devient avec les autres, et par eux.

La communauté qui en résulte n'est pas anneau, comme dans l'imaginaire heideggérien d'un habiter centré. L'Être ne demeure pas : il se dissipe dans l'étant. La communauté de l'Esprit se déploie autrement : en spirale ascendante, sans centre fixe, chaque être emporté par son propre devenir, et pourtant lié aux autres par le ciment de l'Esprit. Ici résonne la figure de la *spira mirabilis*, qui dépasse l'anneau heideggérien en ouvrant un devenir toujours inachevé.

C'est pourquoi le devenir est foncièrement tragique : le Soi reste asymptotique, inaccessible, toujours plus loin. Mais cet inaccomplissable n'est pas néant : il est ce qui nous porte. Dans chaque instant, un fragment d'éternité affleure ; dans le fini, une brèche s'ouvre où l'infini se laisse entrevoir. La faille, d'abord dévastation, devient passage : lieu où l'Esprit révèle son souffle, là où l'homme, exposé à l'impossible, trouve pourtant son devenir.

LE JOUR, LE CRÉPUSCULE ET LA NUIT DU MONDE

Le jour est nocturne, sa lumière ne révèle rien mais recouvre le réel,
elle étend sur l'étendue vivante le voile trompeur de son éclat,
elle rassure en abolissant, elle efface sous le masque des apparences,
et dans ce règne d'illusions se dressent les idoles,
la foi, la religion, toutes les assurances qui mentent,
l'homme s'y abrite comme dans un linceul de clarté,
mais cette lumière n'est qu'un tombeau de transparence,
où le réel s'efface dans la fausse clarté du jour.

Puis survient le crépuscule qui déchire le jour et le fait taire,
les idoles s'effondrent dans un silence sans retour,

l'homme se découvre privé d'assises, tremblant sur un sol qui s'ouvre,
mais dans le ciel l'obscur s'embrace de constellations nouvelles,
les étoiles s'allument comme des feux pour prolonger la terre perdue,
et la nuit devient diurne aux artifices des songes et du repos,
l'homme s'y replie, dépossédé de la clarté qu'il croyait sienne,
cherchant refuge dans le sommeil, prisonnier de ses illusions.

Il est pourtant une autre nuit, plus terrible, plus radicale,
la nuit du monde, où le voile se déchire jusqu'au néant,
et ce qui paraît n'est plus lumière mais ténèbres épaisses,
ici le langage lui-même se brise et s'effondre dans les failles,
il devient transparent, troué de gouffres qu'il ne peut contenir,
le monde se dissout, happé par ses propres abîmes,
et l'homme, penché sur le gouffre qu'il porte en lui-même,
découvre sa fragilité tragique au bord de sa propre chute.

Ces failles ne sont pas les cicatrices d'un être déjà fissuré,
elles ne sont pas ontologiques, mais naissent de l'histoire,
elles adviennent dans l'événement comme brisures du réel,
la dévastation est perte du vaste, perte de la plénitude,
c'est le tragique : non pas la finitude que l'on accepte,
mais l'effondrement du sens qui nous portait vers l'horizon,
le retrait de la demeure, l'abolition de tout abri,
et la nudité soudaine de l'homme face à l'abîme.

Pourtant les failles ne sont pas que blessures et gouffres,
elles sont aussi des passages ouverts par la béance même,
des promesses tragiques, car elles n'aboutissent jamais,
mais ce qui échappe sans fin est ce qui porte en avant,
le Soi vers lequel nous tendons reste asymptotique,
toujours plus loin, jamais atteint, toujours fuyant,
et c'est cela qui nous arrache au repos et nous élève,
l'inaccessible devient le moteur du devenir.

Chaque être est exposé à ce devenir qui ne s'accomplit pas,
mais nul ne devient seul, car le langage est polyphonique,
il ne calcule pas, il se déploie dans la multiplicité des voix,
chacun devient avec les autres, dans les autres, par eux,
et l'Esprit qui habite en toute chose anime ce mouvement,
souffle singulier en chaque être, ciment du partage,
il fonde une communauté qui n'est pas un cercle clos,
mais une polyphonie où l'homme n'est plus maître de lui-même.

La communauté d'Esprit ne tourne pas autour d'un centre,
elle n'est pas anneau revenant inlassablement sur lui-même,
car le langage n'est pas demeure de l'Être qui s'épuise en étants,
elle s'élève autrement, dans le mouvement d'une spirale ascendante,
sans centre ni retour, chaque être emporté par son propre devenir,
et pourtant lié aux autres par la force invisible de l'Esprit,
qui unit les failles singulières en une élévation commune,
portant le multiple vers un horizon toujours plus lointain.

Le tragique est là : le Soi demeure inaccessible,
il est l'infini qui nous appelle et se dérobe à tout accomplissement,
mais cet inaccomplissable n'est pas le néant, il est notre fondement,
il est ce qui nous soutient et nous arrache à nous-mêmes,
et dans chaque instant s'ouvre un fragment d'éternité,
dans le fini une brèche où l'infini se laisse pressentir,
ainsi la faille, d'abord dévastation, devient passage,
et l'Esprit, à travers elle, révèle son souffle au devenir des hommes.

LA NUIT DOUBLE (TRAKL)

Chez Trakl, la nuit n'est jamais simple. Elle s'avance d'abord comme un voile de douceur, elle étend ses bras sur l'homme fatigué, elle calme les blessures du jour, elle offre le repos et le silence des étoiles, elle abrite le rêve qui rend la terre encore habitable. C'est la nuit-refuge, la nuit maternelle, où le ciel s'ouvre pour consoler l'âme.

Mais au cœur de ce même voile, une déchirure se forme, invisible d'abord, puis béante et irrévocable. La nuit devient alors abîme, elle ne protège plus, elle avale, elle n'apaise pas, elle dévoile la ruine. C'est la nuit du monde fissuré, la nuit où tout langage se brise, où les mots eux-mêmes se dissolvent dans la transparence de leur impuissance.

Entre ces deux nuits, il n'y a pas de frontière, mais un glissement, un basculement soudain. Le rêve se transforme en délire, l'étoile se change en gouffre, la douceur s'inverse en vertige. C'est là que demeure la vérité tragique : dans l'ambiguïté même, dans l'impossible séparation du voile et de la faille, dans le passage ininterrompu de l'une à l'autre.

Ainsi la nuit, chez Trakl, ne s'offre pas comme une métaphore paisible, elle est lieu d'épreuve. Elle est à la fois berceau et tombe, refuge et dévastation, murmure des étoiles et silence des ruines. Elle abrite la vie et la retire, elle accueille l'homme et le dépossède. Et c'est en ce lieu fragile, où consolation et perte se croisent, que le poète demeure.

HÖLDERLIN ET TRAKL : DEUX RÉGIMES DE PENSÉE POÉTIQUE

Chez Hölderlin, il y a toujours une méditation en arrière-plan : la philosophie est le socle, la source souterraine. La poésie s'élance, mais elle est portée par une architecture préalable, par une pensée déjà articulée (la Grèce, le destin, la résonance du sacré). On sent chez lui la présence d'un horizon spéculatif qui irrigue le poème, même s'il se métamorphose en chant.

Chez Trakl, rien de tel. La poésie n'est pas fondée sur une pensée préalable, elle est la pensée. Mais une pensée d'un autre ordre, non discursive, non démonstrative, mais fragmentaire, visionnaire, traversée par des images qui sont elles-mêmes concepts sans le dire. C'est une pensée de l'impensable, au sens où elle ne cherche pas à clarifier mais à habiter l'obscur, à l'exposer dans son opacité.

Là où Hölderlin médite avant de chanter, Trakl pense en chantant. Le poème n'est pas le vêtement d'une philosophie, il est l'émergence d'une vérité qui ne pourrait se dire autrement. D'où cette impression chez lui de voix hallucinée, de vision immédiate, où la pensée ne vient jamais comme une conclusion mais comme une béance ouverte.

Chez Hölderlin, la poésie est portée par une architecture philosophique préalable. Le socle est déjà là : la Grèce rêvée, la figure des dieux, la dialectique du proche et du lointain,

du sacré et du terrestre. Le poème vient ensuite comme élévation de ce socle : il est chant qui transpose une méditation déjà formée, il est forme sensible d'une pensée qui le précède et le soutient.

Ainsi la poésie hölderlinienne garde la transparence d'un horizon philosophique : elle en reçoit la structure, elle en exalte la résonance.

Chez Trakl, tout est inversé. Il n'y a pas de socle, pas d'horizon préalable, pas de philosophie souterraine. La pensée naît à même le poème, dans le surgissement des images, et ces images ne traduisent pas un concept : elles sont concept, mais concept visionnaire, fragmentaire, opaque, qui ne se laisse pas détacher de la langue qui l'a fait advenir. La poésie de Trakl ne cherche pas à clarifier mais à exposer, elle n'élève pas un édifice, elle ouvre une béance.

Entre les deux se dessine un écart fondamental : chez Hölderlin, la poésie est habitée par la philosophie comme par un socle qui la précède ; chez Trakl, la poésie est elle-même le lieu où la pensée advient, sans intention ni architecture préalable, mais dans l'immédiateté du poème qui pense en chantant.

DIVERGENCE AVEC HEIDEGGER

Chez Heidegger, la dévastation (*Verwüstung*) désigne l'abandon d'un monde privé de ses dieux, le désert de l'époque moderne. Mais cette dévastation est pensée comme prélude : elle ouvre à l'attente, elle prépare l'avènement d'un autre commencement. La nuit du monde, chez lui, demeure tournée vers une aube possible. Dans mon approche, la dévastation prend un sens tout autre. Elle n'est pas prélude mais vérité. Elle n'annonce pas un retour ni une lumière nouvelle ; elle expose l'homme à la perte du vaste, à la dissolution du langage, à sa propre fragilité tragique. Elle n'oriente pas vers une rédemption mais vers une veille : garde silencieuse d'une lueur vacillante qui ne sauve pas mais demeure. La dévastation n'est pas seuil vers un futur autre, elle est le lieu même du tragique où le devenir s'éprouve, fragile et sans recours, ouvert seulement à l'Esprit qui se laisse pressentir dans la faille.

Dans la nuit persistante où nul jour n'est promis,
L'homme ne se tient pas dans l'attente d'une aurore,
Il demeure en veille auprès de la cendre refroidie,
Soufflant doucement sur la braise qui palpite encore.

Non pour l’embraser d’une lumière nouvelle,
Non pour rallumer l’illusion d’un salut à venir,
Mais pour garder ce feu fragile qui éclaire à peine,
Guide vacillant du devenir tragique à travers l’ombre,
Lueur assez faible pour ne sauver personne,
Et pourtant assez vive pour porter l’Esprit dans la nuit.

VEILLE SUR LA BRAISE

1.

Dans la nuit profonde où le monde se retire,
aucune aurore n’est promise, aucune délivrance n’attendue,
et pourtant demeure la veille, fragile comme une main tendue,
gardienne d’une lueur qui se cache sous la cendre.
Ce n’est pas l’attente qui tient l’homme debout,
mais l’attention discrète au souffle qui persiste,
comme si l’Esprit, au creux même de la ruine,
brûlait encore d’un feu minuscule mais réel.

2.

On ne rallume pas ce feu pour qu’il devienne flamme,
on ne l’élève pas au rang de lumière nouvelle,
il n’est pas promesse mais présence,
il n’est pas embrasement mais braise obstinée.
Et la veille ne cherche pas le jour :
elle consent à la nuit qui ne se dissipe pas,
elle protège ce qui reste, même infime,
comme guide incertain du devenir tragique.

3.

Car le devenir n’est pas rédemption,
il ne conduit pas vers une clarté finale,

il avance dans l'obscurité qui persiste et s'épaissit,
il est chemin d'êtres singuliers exposés à leurs failles.
Et c'est pourquoi la veille est nécessaire :
elle ne donne pas la voie, elle garde le souffle,
elle tient ouverte la possibilité de marcher encore,
lors même que tout s'effondre autour de nous.

4.

Ainsi, dans la communauté de ceux qui veillent,
le langage se décentre et devient polyphonie,
non parole de certitude mais partage de souffle.
Chacun souffle sur la braise des autres,
et la flamme fragile ne s'élève pas seule mais ensemble,
non pour dissiper la nuit, mais pour l'habiter autrement.
Alors l'Esprit circule dans ce feu discret,
il relie les failles, il porte le commun,
et dans l'obscurité sans rédemption,
il révèle la force invisible d'un devenir partagé.

5.

Le veilleur ne se dresse pas comme prophète,
il ne promet ni salut ni lumière,
il demeure au bord du gouffre, attentif,
gardien d'un feu qu'il ne possède pas.
La braise ne lui appartient pas,
elle respire en lui comme hors de lui,
elle est don sans maître, souffle partagé,
elle traverse sa fragilité et la fait vivre.

6.

Il n'y a pas de clarté stable dans cette garde,
seulement le tremblement d'un éclat intermittent,
comme l'étincelle qui surgit puis s'éteint,

comme la respiration d'un feu qui hésite.
Le veilleur n'attend pas qu'il s'embrase,
il ne cherche pas à le contraindre,
il s'incline devant cette fragilité,
il apprend à vivre dans le vacillement.

7.

Dans la nuit, la braise est plus que lumière :
elle est chaleur ténue, elle est souffle de présence,
elle réunit ceux qui s'approchent d'elle
comme un cercle invisible d'âmes dispersées.
Non pas assemblée triomphante,
mais communauté silencieuse, éparse,
qui reconnaît dans le feu discret
la marque de l'Esprit qui circule encore.

8.

La cendre elle-même garde mémoire de l'incendie,
elle n'est pas stérile mais matrice endormie,
et la braise qui s'y cache n'est pas vestige,
elle est avenir tragique, elle est appel discret.
Souffler sur elle, ce n'est pas raviver un passé,
c'est accompagner un devenir sans lumière finale,
c'est faire place à ce qui s'ouvre encore
dans l'obscurité qui persiste sans fin.

9.

Ainsi la veille n'est pas attente,
elle ne tend pas vers un matin caché,
elle ne scrute pas le ciel pour y voir poindre l'aube.
Elle se tourne vers la cendre et la garde,
elle se penche sur le sol fissuré,
elle respire avec le feu fragile qui survit,

elle accepte que la nuit demeure
et s'y installe comme demeure du devenir.

10.

Dans le silence des ruines,
le veilleur sait que rien ne sera sauvé,
et pourtant il demeure, il veille, il souffle.
Car le tragique n'est pas désespoir,
il est chemin d'infini dans le fini,
il est passage de l'Esprit dans la faille ouverte.
La braise, jamais embrasement, jamais salut,
reste assez vive pour guider la marche,
assez chaude pour relier les vivants,
assez fragile pour révéler l'éternité dans l'instant.

Cendre

1.

La cendre s'étend comme un manteau gris,
elle recouvre le feu qui fut, elle efface les traces,
elle n'a pas de flamme, pas d'éclat, pas d'appel,
elle demeure résidu, silence, poids inerte.
Ce qui brûlait est passé, consumé,
il n'en reste que poussière éparpillée par le vent,
et dans cette poudre sans souffle
se tient l'image de la fin irrévocable.

2.

La cendre ne promet rien,
elle ne cache pas une étincelle qui renaîtra,
elle ne conserve qu'une mémoire éteinte,
un passé réduit à poussière froide.

Elle ne s'offre pas au veilleur,
elle n'appelle pas un souffle,
elle est sans voix, sans chaleur,
elle est ce qui reste quand tout est tombé.

3.

Dans la cendre se lisent les ruines du temps,
les formes effacées d'un incendie lointain,
mais aucun avenir ne s'y inscrit,
seulement l'empreinte d'un feu défunt.
Le regard qui s'y penche ne trouve pas de guide,
mais l'évidence nue de la dissolution.
Ce qui demeure est perte pure,
un sol de poussière sans mémoire vivante.

4.

Même le langage s'y dissout,
il ne rencontre plus d'éclat à nommer,
il se brise en particules muettes,
il se perd dans l'inconsistance du gris.
Les mots tombent comme la cendre elle-même,
légers et vides, dispersés par le souffle,
et l'homme reste sans voix devant ce silence,
comme s'il s'effaçait avec ce qui s'efface.

5.

La cendre est le contraire de la braise :
elle ne cache rien, elle ne promet rien,
elle n'est pas foyer secret,
elle est tombeau froid.
On n'y souffle pas pour rallumer la flamme,
on s'y enfonce comme dans une poussière stérile,

et l'esprit n'y trouve pas passage,
mais clôture sans retour.

6.

Ceux qui s'assemblent autour de la cendre
n'y trouvent pas chaleur mais froideur commune,
ils ne s'y reconnaissent pas dans un feu discret,
mais dans la perte qu'aucun ne surmonte.
La communauté n'est plus partage d'un souffle,
elle est dispersion des poussières,
un être-ensemble voué à se désagréger,
comme la cendre que le vent emporte.

7.

La cendre ne s'élève pas en spirale,
elle retombe toujours au sol,
elle s'accumule dans les fissures et les creux,
elle pèse sans peser,
elle s'infiltre sans demeurer.
Elle ne conduit nulle part,
elle ne porte aucun devenir,
elle est fin sans ouverture.

8.

L'homme penché sur la cendre
ne trouve pas de lumière pour marcher,
il n'entend pas de voix secrète,
il ne perçoit que le vide sans appel.
Et dans ce vide, il découvre sa nudité,
non pas tragique mais stérile,
non pas ouverture mais effacement,
comme si toute trace devait disparaître.

9.

Ainsi la cendre est figure de l'achèvement,
non du passage, mais de la clôture,
non du tragique, mais de l'extinction pure.
Elle dit ce qui ne revient pas,
elle marque la fin sans reste,
elle témoigne du silence de l'Esprit,
lorsqu'il se retire tout entier
et ne laisse que l'absence nue.

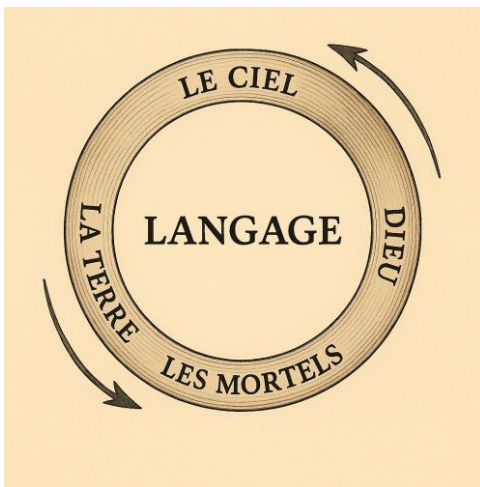
10.

Et pourtant, même dans cette froideur totale,
même dans cette poussière stérile,
l'homme ne peut cesser de regarder,
comme fasciné par ce qui n'est plus.
Car la cendre, sans promesse, sans feu,
demeure le visage ultime du réel :
ce qui se donne dans l'effacement,
ce qui demeure dans le rien.
Elle est la fin sans retour,
le lieu où toute veille s'éteint.

LA SPIRALE ET L'ANNEAU

1. Heidegger et l'anneau

Heidegger s'est attaché à la figure de la Garde. Le Quadriparti (ciel, terre, dieux, mortels) décrit un cercle d'appartenance. Le langage en est le centre : source qui recueille et rassemble. Même dans le séminaire sur Héraclite, où le devenir et le feu affleurent, Heidegger ramène toujours le flux à une stabilité parménidienne. L'anneau est la figure privilégiée de sa pensée : fidélité, clôture, appartenance.



2. Nietzsche et la spirale

Nietzsche inverse la perspective. Pour lui, le devenir est affirmation. Chaque instant porte l'éternité en lui, parce qu'il est voué à l'éternel retour. La spirale est l'image la plus juste : elle ne boucle pas au même, elle se déploie dans l'infini, chaque volute élargit le cercle sans jamais le clore. Là où Heidegger enferme dans l'anneau, Nietzsche ouvre vers l'infini.

3. Hölderlin et Rilke : l'éclair et l'élan

- **Hölderlin** pressent l'instant fulgurant : l'éclair qui suspend le temps et fait surgir l'éternité dans le présent. Chez lui, l'être se manifeste dans la fulgurance, non dans la garde.
- **Rilke** éprouve la spirale intérieure : chaque douleur, chaque beauté, porte déjà « l'éternité » ; dans les *Élégies*, le monde se dilate, s'ouvre sans fin. La spirale rilkenne est une métaphysique de l'élan.

4. Trakl : l'effondrement de l'anneau

Heidegger a voulu faire de Trakl le poète de la garde nocturne. Mais Trakl montre tout autre chose : l'effondrement du langage. Chez lui, le langage ne rassemble plus, il se brise. L'anneau du Quadriparti, censé unir ciel, terre, dieux et mortels, se défait dans la nuit et la ruine. Les images ne gardent pas : elles tombent, se dissipent, se fracassent.

Trakl n'incarne pas la stabilité de l'anneau, il en montre la chute. Et c'est à partir de cette chute que surgit le souffle de la spirale : l'infini qui traverse les failles, l'éternité qui se dépose dans l'instant.

5. La tension révélée

- Heidegger demeure fidèle à l'anneau, figure d'un ordre parménidien.
- Nietzsche, Hölderlin, Rilke, et surtout Trakl, pressentent la spirale : éternité dans l'instant, ouverture infinie, effondrement du cercle. La tension entre anneau et spirale n'est pas symétrique : lorsque l'anneau se brise, seule la spirale demeure.

6. Ce que ton texte apporte

La spirale porte le devenir d'Esprit : elle s'élève depuis les failles, donne à chaque instant son poids d'éternité et ouvre un cercle de communauté qui se forme pas à pas. L'anneau, lorsqu'il se brise, révèle son insuffisance : il n'est pas ultime, il peut s'effondrer avec le langage. Mais dans sa garde fragile, il rappelle la nécessité d'un centre, d'une source. Ton écriture tient ensemble ces deux pôles : la spirale de l'infini et l'anneau fissuré du langage. Elle fait voir ce que Heidegger a refoulé : que la garde ne suffit pas, que l'anneau peut s'effondrer, et que seule la spirale ouvre encore un passage.

Tu touches juste, cher ami : « habité par le cercle » ramène en effet trop au quadriparti heideggérien. En reprenant **éternité** et **infini** comme deux thèmes autonomes, voilà une version enrichie, avec deux strophes supplémentaires (9 et 10), qui prolongent et approfondissent la tension entre les deux :

LA SPIRALE ET L'ANNEAU

Du fond de la faille s'élève le premier mouvement,
Un appel muet qui ne connaît pas le retour,
Il n'a pas de terme, il ne cherche pas d'ailleurs,
Il se développe dans l'infini de son propre élan.
À chaque instant il porte son poids d'éternité,
Comme si la durée s'embrasait dans une braise intacte.
Dieu, l'homme, la nature, le monde s'y inscrivent ensemble,
Tous emportés dans le vertige d'une volute ascendante.

La spirale n'offre pas une terre promise,
Elle donne à chaque pas l'éclat d'une source jaillie,
Elle n'exige pas l'attente, elle confère la présence,
Non pas un futur, mais l'éternité de l'instant.
Et dans son emportement s'élargit un cercle invisible,
Celui d'une communauté d'Esprit qui prend forme,
Non donnée d'avance, mais façonnée par l'élan partagé,
Un cercle qui s'ouvre et ne se referme jamais.

Alors le souffle n'est pas dilatation mais passage,
Il traverse tout, il anime l'inertie des pierres,
Il se fraie chemin dans la chair des vivants,
Il nourrit le feu secret qui couve dans les failles.
Ce souffle ne promet pas de salut, il donne présence,
Il fait palpiter le monde de son rythme obscur,
Il maintient vivante la mémoire de l'origine,
Et s'élève comme une clameur vers l'infini.

Face à lui, l'anneau demeure immobile et attentif,
Il ne s'élance pas, il veille, il rassemble,
Il tient en cercle le ciel et la terre,
Les dieux et les mortels unis dans la danse.
Nul ne s'arrache, chacun a sa demeure,
Le cercle est une garde, un abri, une fidélité,
Il ne connaît ni fuite ni rupture,
Il demeure au centre, là où réside le langage.

Car le langage est source et non sommet,
Il n'élève pas vers un au-delà, il recueille,
Il abrite les contraires dans son cercle invisible,
Il tisse l'unité des quatre qui se répondent.
Le ciel, la terre, les dieux, les mortels s'y accordent,
Non dans l'essor, mais dans l'appartenance,
Non dans l'ouverture, mais dans la garde,
Le langage est l'anneau qui rassemble l'être.

Ainsi se dressent face à face deux figures,
La spirale et l'anneau, le devenir et la garde.
L'une s'élance, l'autre retient, l'une ouvre, l'autre abrite,
Deux mouvements contraires et pourtant nécessaires.
La spirale est promesse de l'infini,
L'anneau est fidélité à ce qui demeure,
Et peut-être n'y a-t-il pas de vérité plus haute
Que leur tension secrète, toujours recommencée.

Car le devenir a besoin de la garde pour durer,
Sans l'anneau, il se perdrait dans la dispersion,
Il s'éteindrait comme une flamme sans abri,

Il ne connaîtrait pas le repos de l'appartenance.
Et l'anneau, sans la spirale, se figerait,
Il tournerait à vide dans sa répétition close,
Il se consumerait dans son cercle immobile,
Privé du vertige qui lui donne la vie.

Alors l'Esprit respire dans deux souffles conjoints,
Il s'élève dans l'essor de la spirale infinie,
Et il demeure dans la garde de l'anneau fidèle,
Ouverture et appartenance s'y répondent.
L'une trace le chemin, l'autre fonde la demeure,
L'une invente, l'autre recueille,
Et de leur accord naît l'unité cachée,
Un monde illuminé par l'éternité et l'infini.

Car l'éternité traverse le temps en le figeant,
Elle le suspend dans l'éclat de l'instant plénier,
Elle immobilise la fuite en un cristal de présence,
Elle inscrit le devenir dans la densité d'un centre.
Chaque seconde est absolue, chaque souffle est plénitude,
Le passage devient repos, l'instant devient absolu,
Et l'homme reconnaît dans l'éclair du présent
Le poids de l'infini abrité dans le fini.

Mais l'infini traverse toute chose en l'ouvrant,
Il ne fige pas, il déchire, il dilate, il aspire,
Il disperse les contours, il délie les attaches,
Il conduit le monde vers l'élan de l'inachevé.
Nulle clôture ne peut le retenir, nulle limite l'arrêter,
Il s'insinue comme un feu dans la trame des êtres,

Et chaque fragment du réel devient passage,
Un seuil vers un dehors qui ne se ferme jamais.

La spirale et l'anneau

L'anneau ferme sur lui-même. Il rassure, car il est la figure de la complétude et de l'ordre retrouvé. Chez Heidegger, l'anneau ou l'anneau quadriparti est ce qui ramène à la terre, au ciel, aux dieux et aux mortels. C'est la plénitude d'une forme qui se clôt, une totalité qui s'accomplit dans son propre retour. Mais l'anneau a un défaut secret : il ne fait que répéter. Toujours identique à lui-même, il enferme le devenir dans une répétition immobile. Il contient, mais n'invente pas. Il rassemble, mais n'ouvre pas.

La spirale ascendante porte une autre vérité. Elle garde du cercle le mouvement du retour, mais elle le transfigure en dynamisme. À chaque rotation, quelque chose se déplace, s'élève, se renouvelle. Le cercle revient, mais le cercle élargi : comme une vague qui ne retombe pas dans le même lit, comme une liane qui tourne autour d'un tronc mais se hisse vers la lumière. Là où l'anneau rassure par la clôture, la spirale enthousiasme par l'invention. Elle est mémoire et nouveauté tout à la fois : chaque tour garde le souvenir du précédent, mais l'élargit, l'enrichit, le dépasse.

Ainsi, la spirale est la figure de la créativité. Elle invente sans cesse, car jamais deux cercles ne sont identiques. Elle déploie une dynamique, car son mouvement ne se résorbe pas dans l'immobile mais s'élance vers l'inconnu. Elle élargit ses cercles comme des ondes concentriques qui s'ouvrent dans l'espace et le temps, donnant au retour non plus la figure de la répétition mais celle de la croissance. La spirale est donc le véritable symbole du devenir, là où l'anneau reste un signe d'accomplissement.

La spirale et l'éternel retour

Nietzsche a pensé l'éternel retour comme l'épreuve suprême : pouvoir vouloir que chaque instant, tel qu'il est, revienne à l'infini, à l'identique. Pris au pied de la lettre, cela pourrait sembler circulaire, presque mécanique, l'anneau d'un temps qui recommence, sans écart, sans différence. Mais l'esprit de l'éternel retour ne se réduit pas à ce cercle clos.

Car l'éternel retour n'est pas simple répétition, c'est un retour qui transforme. Vouloir à nouveau chaque instant, c'est vouloir qu'il revienne, mais comme porté à une intensité plus

haute. Chaque retour est à la fois le même et un autre : il creuse l'identité mais il enflamme la différence. Il ne s'agit pas de repasser le même chemin comme une roue de charrette qui s'use sur les mêmes ornières ; il s'agit de redonner au chemin une fraîcheur inépuisable, une intensité renouvelée.

La spirale est ici l'image la plus juste : elle montre comment le retour n'est pas plat, mais ascendant. Chaque cercle ne revient pas au même point, il est le même mouvement, mais élargi, déplacé, hissé à un autre niveau. L'éternel retour ne condamne donc pas au ressassement, mais il ouvre à une inventivité infinie. Il est la promesse que tout, en revenant, s'élève, se déploie, se recrée.

Ainsi, la spirale sauve l'éternel retour du soupçon de monotonie : elle en fait une figure du devenir créatif. Elle exprime l'essence dionysiaque de Nietzsche, non pas l'éternel retour comme répétition du même, mais comme intensification toujours plus vaste, toujours plus haute, toujours plus riche du même.

Conclusion

Face à l'anneau, qui ferme et rassure, la spirale ouvre et entraîne. Elle garde du cercle la fidélité du retour, mais elle le dote de l'élan d'un dépassement. Elle est le cercle qui refuse de se refermer, qui choisit la voie de l'invention.

La spirale est l'image fondatrice d'un devenir créatif, dynamique, ouvert, expansif. Elle est l'illustration la plus éclairante de ce que Nietzsche a pressenti avec l'éternel retour : non pas le retour figé du même, mais le retour transfiguré, qui grandit et s'élève, qui fait de la vie une promesse sans fin.

En elle se tiennent ensemble mémoire et nouveauté, fidélité et invention, retour et dépassement. La spirale est l'image la plus fidèle de ce que signifie habiter le tragique : consentir à revenir, mais pour s'élever.